



Une médiation entre l'Edinburgh Review et l'Histoire de la peinture en Italie

Takeshi Matsumura

► To cite this version:

Takeshi Matsumura. Une médiation entre l'Edinburgh Review et l'Histoire de la peinture en Italie. 2022. halshs-03612751

HAL Id: halshs-03612751

<https://shs.hal.science/halshs-03612751>

Submitted on 18 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GLALICEUR

numéro 48

le 8 février 2022

Groupe de recherche
sur la **L**Angue et la **L**ittérature françaises
du **C**entre et d'aill**EUR**s
(Tokyo)

contact : glaliceur2019@gmail.com

Une médiation entre l'*Edinburgh Review* et l'*Histoire de la peinture en Italie*

Takeshi MATSUMURA

Dans sa thèse sur *La Vie intellectuelle de Stendhal. Genèse et évolution de ses idées (1802-1821)*¹, Victor Del Litto a souligné à juste titre comment la découverte de l'*Edinburgh Review* en septembre 1816 a été un événement considérable pour l'écrivain qui y a retrouvé certaines des idées qu'il avait élaborées, et il a montré que dans plusieurs passages de l'*Histoire de la peinture en Italie*² on trouvait des citations tirées du périodique écossais. Avant lui, Pierre Martino³ et Paul Arbelet⁴ avaient relevé quelques-uns de ces emprunts, mais en republiant l'édition de celui-ci en 1969 pour le Cercle du Bibliophile, il a reproché à son prédécesseur de ne pas avoir parcouru les numéros de la revue et de n'avoir « rien dit de la dette que le Grenoblois a[vait] contractée à son égard⁵ ». Ses notes supplémentaires sont parsemées de remarques critiques telles que « P. Arbelet n'a pas réfléchi que Stendhal, à cette époque, était un lecteur assidu du l'*Edinburgh Review*⁶ », « La source de Stendhal a échappé à P. Arbelet⁷ », « P. Arbelet ne fait pas assez valoir que c'est la lecture de l'*Edinburgh Review* qui a amené Stendhal à modifier radicalement son attitude à l'égard de Schlegel⁸ », « Ici aussi la source a échappé à P. Arbelet⁹ », « Les indications fournies par P. Arbelet sont erronées¹⁰ », « Ici non plus P. Arbelet n'indique pas la source de Stendhal¹¹ », etc. Grâce à ces observations qui choqueraient les oreilles sensibles d'aujourd'hui, on voit en gros dans quelle mesure la réédition de 1969 est supérieure à la publication de 1924. Lorsqu'il a sorti sa propre édition¹² de l'*Histoire de la peinture en Italie* dont pourtant le texte

¹ Paris, Presses Universitaires de France, 1959, p. 503-543. Dans les citations, sauf indication contraire c'est moi qui souligne.

² *Histoire de la peinture en Italie* par M. B. A. A., Paris, P. Didot l'ainé, 1817, 2 vol. Je désigne cette publication par *Histoire1817*.

³ « Notes stendhaliennes », dans *Revue de littérature comparée*, t. II, 1922, p. 116-120.

⁴ Voir Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos* par Paul Arbelet, Paris, Champion, 1924, 2 vol. (= *HistoireA*), t. I, p. 304, 329, etc.

⁵ *Id.*, *Histoire de la peinture en Italie, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos* par Paul Arbelet, *nouvelle édition établie sous la direction de Victor Del Litto et Ernest Abravanel*, Genève, Editio-Service, 1969, Cercle du Bibliophile, 2 vol. (= *HistoireAD*), t. II, p. 551.

⁶ *Ibid.*, p. 556 ; titre souligné par l'auteur.

⁷ *Ibid.*, p. 559.

⁸ *Ibid.*, p. 564 ; titre souligné par l'auteur.

⁹ *Ibid.*, p. 564.

¹⁰ *Ibid.*, p. 565.

¹¹ *Ibid.*, p. 566.

¹² Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie, Édition établie par Victor Del Litto*, Paris, Gallimard, 1996, Folio essais (= *HistoireD*).

s'appuie, sans le dire, sur celui de Paul Arbelet¹³, l'érudit a repris la plupart des notes de 1969, mais ce faisant, il a supprimé ses remarques cinglantes sur l'éditeur précédent et laissé de côté certaines références bibliographiques. En conséquence, sa publication de 1996 manque parfois de précisions essentielles. Dans la présente notule, je soumetts à la sagacité des lecteurs une hypothèse sur un problème qui ne paraît pas avoir intéressé « "le Pape" du stendhalisme¹⁴. »

Il s'agit des manières dont Stendhal a cité dans son *Histoire de la peinture en Italie* des articles de l'*Edinburgh Review*. Il s'est servi du périodique au moins de deux façons. D'abord, il lui est arrivé de recopier, sans le traduire, un passage en anglais qui lui avait plu. C'est le cas d'une note du chapitre LV, à savoir la note 1 de la page 219 du tome premier dans l'édition originale. Citons-la d'après celle-ci en respectant sa disposition :

(1) In Switzerland, believe me, there is much less liberty than people imagine. I give you my word that few places exhibit more of despotism than Z***. The government of that canton is iniquitous in a very sublime degree..... The aristocracy of Z*** raised my indignation, while I staid there. I speak not of the form of which one reads, but of facts which passed under my own eyes. Voir la conduite de B.... en 1815, L. Grey's speech¹⁵.

Tweddell's Remains, page 111¹⁶.

Sur cette note, Paul Arbelet a observé : « John Tweddel [*sic*] (1769-1799). On réimprima à Londres, en 1815, un choix de ses œuvres sous le titre de *Remains of the late John Tweddel [sic]*, etc. » Cette indication bibliographique est suivie d'une traduction française du morceau et une hypothèse sur l'énigmatique « la conduite de B..... » qu'il expliquait par « la conduite de Berne¹⁷ ». Dans sa thèse citée de 1959¹⁸, Victor Del Litto a rectifié ce commentaire en indiquant que Stendhal avait utilisé en fait un compte rendu de « *Remains of the late John Twedded [sic]* » paru dans le numéro L de l'*Edinburgh Review*¹⁹ et que sa citation venait de sa page 295. En effet, cette page cite un fragment de la lettre qu'au cours de son

¹³ Voir mon article « Sauf le respect que je dois à la compagnie... : sur l'*Histoire de la peinture en Italie* éditée par Victor Del Litto », dans *GLALICEUR*, 47, 2022, p. 1-18. Si l'on a besoin d'un indice supplémentaire, remarquons que dans l'édition de 1996, la note de l'auteur à la fin du chapitre XXXV donne : « Voir la note de la page 57. » (*HistoireD*, p. 165) et que Victor Del Litto l'explique par sa note 147 : « La page 57 (du tome 1) correspond à la page 112 de la présente édition, où figure une citation de Lavater. » (*ibid.*, p. 633). Or « la page 57 » est la leçon de l'*HistoireA*, t. I, p. 175, où Paul Arbelet a remplacé tacitement la leçon originale « Voir la note de la page lxxxvj. » par un renvoi à la page de sa propre édition.

¹⁴ Selon l'expression du site internet de l'Association Stendhal et des amis du musée Stendhal (Grenoble) : <https://www.association-stendhal.com/bibliographie-coup-de-coeur/108-les-revues-stendhaliennes>.

¹⁵ À quel discours de Charles Grey (1764-1845) se réfère cette indication ? La note 196 de l'*HistoireD*, p. 637 n'a pas résolu l'énigme.

¹⁶ *Histoire1817*, t. I, p. 219.

¹⁷ *HistoireA*, t. I, p. 366-367 ; souligné par l'auteur.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 535. Cette occurrence de John Tweddell manque à l'index, p. 721.

¹⁹ Voir *The Edinburgh Review, or Critical Journal for June 1815..... October 1815*, t. XXV, n° L, p. 285-315.

séjour à Bâle, John Tweddell a adressée le 3 octobre 1796 à James Losh²⁰. La remarque de 1959 est reprise en 1969, mais avec un peu moins de détails, car Victor Del Litto ne donne plus la page qui contient les phrases citées dans l'*Histoire de la peinture en Italie* :

La source de Stendhal a échappé à P. Arbelet : l'article du n° 50 de l'*Edinburgh Review* (octobre 1815) où il était rendu compte de l'ouvrage : *Remains of the late John Tweddell* [sic]²¹.

Curieusement, l'érudit qui a imprimé en 1959 une mauvaise forme du nom de John Tweddell reprend ici l'orthographe erronée de son prédécesseur, avec un seul « l ». Dans son texte édité en 1996, il a poussé encore plus loin sa fidélité à Paul Arbelet, car la note de l'auteur²² s'y présente dans la même disposition que dans la publication de 1924²³ : la citation est imprimée en italique et mise entre guillemets, la phrase « Voir la conduite de B... en 1815, L. Grey's speech. » – où « L. Grey's speech » est mis en italique – est entourée d'un tiret, l'indication bibliographique finale dans laquelle le titre est mis en italique et qui ne constitue plus un alinéa est mise entre parenthèses, et, le nom de Tweddell, que Stendhal n'avait pas altéré en 1817, n'a qu'un seul « l ». Cette reproduction scrupuleuse de la mise en forme de 1924 et surtout cette « faute commune » – on pense à la méthode de Lachmann²⁴ qui permet de reconstituer une filiation des témoins – me paraissent confirmer l'hypothèse que j'ai avancée ailleurs²⁵ sur le texte de base de la publication de 1996 : Victor Del Litto aurait établi son texte, non pas en se fondant sur une des éditions du XIX^e siècle, mais à partir de celui élaboré par Paul Arbelet.

Une autre innovation de l'édition Folio nous étonne : dans sa note sur ce passage²⁶, l'éditeur ne renvoie plus à l'*Edinburgh Review*. A-t-il oublié de rappeler sa propre trouvaille ? Ou a-t-il changé d'avis pour considérer que la source de Stendhal est ailleurs ? Comme le même phénomène se constate dans ses commentaires successifs sur la note finale²⁷ du chapitre CXXX « De la retenue monarchique », on est tenté de penser qu'à ses yeux un livre en format de poche, destiné au grand public, n'était qu'un pis-aller et n'avait pas besoin d'une érudition trop pointue puisque les spécialistes qui savent par cœur sa thèse

²⁰ Voir *Remains of the late John Tweddell, fellow of Trinity-College Cambridge being a Selection of his Letters written from various Parts of the Continent* [...], Londres, J. Mawman, 1815, p. 109-114.

²¹ *HistoireAD*, t. II, p. 559.

²² *HistoireD*, p. 204.

²³ *HistoireA*, t. I, p. 226-227.

²⁴ Voir Pascale Bourgain et Françoise Viellard, *Conseils pour l'édition des textes médiévaux*, Fascicule III, *Textes littéraires*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques et École nationale des chartes, 2002, p. 15.

²⁵ Voir mon article cité.

²⁶ Voir *HistoireD*, p. 637, note 196.

²⁷ Voir *Histoire1817*, t. II, p. 194, note 2. Alors que dans sa thèse citée (p. 533) Victor Del Litto a signalé que Stendhal avait ici transcrit l'*Edinburgh Review*, t. XXV, n° XLIX, juin 1815, p. 51 et que dans l'*HistoireAD* (t. II, p. 565) il a encore donné ces éclaircissements (avec moins de détails), dans la note 383 de l'*HistoireD* (p. 649) il ne dit plus un mot sur la source.

utiliseraient la publication du Cercle du Bibliophile. Si ç'avait été vraiment son intention, qu'aurait-il dit s'il avait vu ses successeurs délaisser cette dernière et se servir uniquement du produit Folio ? Les stendhaliens d'aujourd'hui n'auraient-ils pas mal compris le dessein « papal » ?

Une autre manière dont Stendhal utilise la revue écossaise est d'en offrir une traduction ou adaptation française. Un de ces cas se lit dans la note finale du chapitre XV « Du goût françois dans les arts », à savoir la note 1 de la page 64 du tome premier dans l'édition originale de 1817. La voici d'après cette version primitive :

(1) La niaiserie littéraire est un des symptômes d'un certain état de civilisation. Écoutons le Volney des Anglois, le célèbre Ephinstone²⁸ (voyage au royaume de Caubul) :

« Chez les nations qui jouissent de la liberté civile, tous les individus sont gênés par les lois, au moins jusqu'au point où cette gêne est nécessaire au maintien des droits de tous.

« Sous le despotisme, les hommes sont inégalement et imparfaitement protégés contre la violence, et soumis à l'injustice du tyran et de ses agents.

« Dans l'état d'indépendance, les individus ne sont [p. 65] ni gênés ni protégés par les lois ; mais le caractère de l'homme prend un libre essor, et développe toute son énergie. Le courage et le talent naissent de toutes parts, car l'un et l'autre se trouvent nécessaires à l'existence. »

M. Elphinstone ajoute : « Mieux vaut un sauvage à grandes qualités, qui commet des crimes, qu'un esclave incapable de toute vertu. »

Rien de plus vrai, du moins pour les arts²⁹.

Cette longue note a fait l'objet d'un commentaire détaillé de Paul Arbelet, qui raconte comment et grâce à qui il est parvenu à découvrir sa source :

... *du moins pour les arts*. – Toute cette note faisait primitivement partie du texte, au début du premier chapitre (R 5896, t. IV). – Le regretté Novati (*Stendhal e l'anima italiana*, 131-132) avait inutilement cherché la citation de Stendhal dans le livre d'Elphinstone : *An Account of the kingdom of Caubul, London*, 1815, in-4°. Je l'avais cherchée vainement dans la traduction française. M. Pierre Martino vient de la découvrir dans le compte rendu que faisait du livre, en octobre 1815, l'*Edinburgh Review* (n° 50, 431-433). Stendhal, sans avoir lu le livre qu'il paraît citer, traduit ici quelques phrases du compte rendu. (*Revue de litt. comparée*, janv.-mars 1922.³⁰)

Puisqu'ainsi Paul Arbelet parle de l'*Edinburgh Review*, on voit que Victor Del Litto a exagéré quand il lui a reproché de n'avoir « rien dit de la dette que le Grenoblois a[vait]

²⁸ « Ephinstone » est corrigé en « Elphinstone » dans l'errata inséré au début du tome premier de l'*Histoire 1817*.

²⁹ *Histoire 1817*, t. I, p. 64-65.

³⁰ *Histoire 4*, t. I, p. 329 ; souligné par l'auteur.

contractée à son égard³¹ ». Si l'on examine la façon dont ce sévère stendhalien³² commente le passage, d'abord dans sa thèse citée de 1959³³, il renvoie lui aussi à l'article de Pierre Martino, tout en précisant que le compte rendu occupe les pages 398-437 du vol. XXV, n° L, octobre 1815 du périodique et que cette référence explique une autre note de l'*Histoire de la peinture en Italie*³⁴. Lorsqu'en 1969 il a republié l'édition de 1924 pour le Cercle du Bibliophile, il a fait remarquer que la « référence à l'*Edinburgh Review* est inexacte. Il faut lire : n° 50, 398-437³⁵. » Cette minutie, qui est peut-être un peu déplacée comme on le verra dans un instant, n'a pas été reprise dans sa propre édition de 1996, car il s'est contenté de renvoyer au numéro en question. En revanche, il introduit d'autres éclaircissements. Pour cette raison, sa note mérite d'être citée en entier :

Le baron Muntstuart d'Elphinstone (1779-1859), homme d'État et historien anglais, avait publié en 1815 un ouvrage intitulé *An Account of the Kingdom of Caubul and its Dependencies in Persia, Tartary and India...* Stendhal ne savait de l'auteur et du livre que ce qu'il avait lu dans le compte rendu de l'*Edinburgh Review*, n° 50, daté d'octobre 1815. Ce passage éclaire une allusion insérée dans l'Introduction : « Les Italiens du treizième siècle ont un analogue vivant : la race des Afghans dans le [*sic*] royaume de Caubul.³⁶ »

L'explication que Victor Del Litto a donnée dans ces trois publications appelle quelques observations. D'abord, le nom du personnage donné au début de la note de 1996 semble être mal orthographié. Sur le titre du livre de 1815, on lit « the Hon. Mountstuart Elphinstone³⁷ ». D'où vient la version de Folio ? Est-ce une variante qu'il m'a été impossible de trouver ailleurs ? Est-ce une simple coquille ?

Ensuite, on peut se demander si les pages de l'*Edinburgh Review* signalées par Paul Arbelet étaient fautives comme le dit l'édition du Cercle du Bibliophile. Il me semble plutôt qu'en se référant aux pages 431-433, l'éditeur de 1924 a voulu désigner le contexte immédiat qui soit utile pour comprendre la citation de Stendhal. En effet, à la page 431 du numéro L de l'*Edinburgh Review*, le recenseur commence un alinéa par « The English who reside long in India, must, generally speaking, either be familiarized to arbitrary power by

³¹ *HistoireAD*, t. II, p. 551.

³² C'est lui qui a critiqué Paul Arbelet en soulignant qu'il « aimait les opinions tranchantes » ! Voir « Les secrets de l'*Histoire de la peinture en Italie* », dans *Bulletin de la Société des Amis du Musée et de la Maison Stendhal*, n° 3-4, juillet-octobre 1984 ; repris dans Victor Del Litto, *Une Somme stendhalienne. Études et documents 1935-2000*, Paris, Champion, 2002, 2 vol., t. II, p. 1501-1505 ; la citation est à la page 1501.

³³ *Op. cit.*, p. 534-535.

³⁴ Il s'agit d'une note de l'Introduction, voir *Histoire1817*, t. I, p. XII : « Les Italiens du treizième siècle ont un analogue vivant : la race des *Afghans*, au royaume de *Caubul*. » (souligné par l'auteur).

³⁵ *HistoireAD*, t. II, p. 558 ; titre souligné par l'auteur.

³⁶ *HistoireD*, p. 628, note 85 ; souligné par l'auteur.

³⁷ Voir *An Account of the Kingdom of Caubul, and its Dependencies in Persia, Tartary, and India ; comprising a View of the Afghaun Nation, and a History of the Dooraunee Monarchy*, Londres, Longman, 1815.

the exercise of it, and by never seeing any other sort of government³⁸ », et à la page suivante on trouve un passage qui correspond à trois alinéas de la note de l'*Histoire de la peinture en Italie* :

In a state of civil liberty, they are equally restrained by laws, as far as that equal restraint is absolutely necessary to protect them equally from wrong. Under despotism, they are imperfectly and unequally secured against each other's violence, in order to be abandoned to all the injustice of their tyrant, and of all the subordinate tyrants to whom he must delegate his power. In the most lawless state of independence, the energy of the human character is exercised, a sense of personal dignity is formed, manly spirit is acquired, – courage and talent are necessary to existence³⁹.

Et les deux dernières phrases de la citation stendhalienne ont pour origine une phrase qui figure à la page 433 :

It is better, then, according to the just conclusion of the author before us, to be a savage, though he commits many crimes, than to be a slave who can possess no virtues⁴⁰.

Ainsi, il me paraît difficile de juger erronées les références données par Paul Arbelet. Ne serait-on pas tenté de dire à Victor Del Litto, qui a reproché à ce dernier de s'être « trop souvent laissé aller à des attitudes critiques peu réfléchies » et d'avoir « persiflé au lieu d'essayer de comprendre⁴¹ », que lui-même aurait dû se donner la peine d'« essayer de comprendre » ce qu'avait voulu dire son prédécesseur.

La troisième question qui se pose est de savoir si vraiment Stendhal a traduit ce qu'il avait lu dans l'*Edinburgh Review*. Bien sûr, le compte rendu étant rédigé avec clarté, il n'aurait pas eu trop de difficultés à le rendre en français. Mais n'aurait-il pas disposé d'une version qui lui ait facilité sa tâche ? La réponse me semble être à chercher dans une petite phrase de sa lettre à Louis Crozet du 20 octobre 1816 : « La B[ibliothèque] que Britannique n'est qu'une plate traduction de l'Ed[inburgh] Review⁴². » Ce jugement péremptoire suppose que l'épistolier aurait dû lire certains articles parus dans la *Bibliothèque britannique*. Cette supposition n'a rien d'illusoire, car il avait demandé à s'y abonner dès décembre 1807⁴³. S'il ne l'avait pas bien

³⁸ *The Edinburgh Review*, n° I, *op. cit.*, p. 431.

³⁹ *Ibid.*, p. 432.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 433.

⁴¹ Victor Del Litto, *Les Bibliothèques de Stendhal*, Paris, Champion, 2001, p. 105.

⁴² Stendhal, *Correspondance générale*, Édition Victor Del Litto avec la collaboration d'Elaine Williamson, de Jacques Houbert et de Michel-E. Slatkine, Paris, Champion, 1997-1999, 6 vol., t. II, p. 717 ; souligné par l'auteur. Pourquoi l'index de ce volume n'enregistre-t-il pas les titres des revues ?

⁴³ Voir sa lettre au libraire Paschoud du 2 décembre 1807, *ibid.*, t. I, p. 632 : « Monsieur, je désire m'abonner pour un an, à compter du 1^{er} janvier 1808, à la partie littéraire *seulement* de la *Bibliothèque Britannique*. » (souligné par l'auteur). Curieusement, cette occurrence de la revue manque à l'index, *ibid.*, p. 871.

connue, il lui aurait été impossible de dire quoi que ce soit sur la revue⁴⁴. Or le tome premier, paru en 1816, de la *Bibliothèque universelle* qui fait suite à la *Bibliothèque britannique*, contient une version française du compte rendu du livre d'Elphinstone⁴⁵, dont plusieurs expressions sont presque identiques à celles de Stendhal. Que l'on juge mon hypothèse d'après la citation du passage correspondant :

Chez les peuples qui jouissent de la liberté civile, tous les individus sont gênés par les lois, jusqu'au point où cette gêne est nécessaire au maintien des droits de tous. Sous le despotisme, les hommes sont inégalement et imparfaitement protégés contre la violence, et soumis à l'injustice du tyran et de ses agens. Dans l'état d'indépendance, les individus ne sont ni gênés ni protégés par les lois, mais le caractère de l'homme prend son essor et développe son énergie, chacun a le sentiment de sa dignité personnelle ; le courage et le talent sont encouragés, car l'un et l'autre s'y trouvent nécessaires à l'existence. [...] [p. 165] Nous dirons avec l'auteur, que mieux vaut un sauvage à grandes qualités qui commet des crimes, qu'un esclave incapable de toute vertu⁴⁶.

Tout en utilisant dans son *Histoire de la peinture en Italie* les parties que j'ai soulignées, Stendhal a modifié sa source qu'il aurait trouvée « plate » : il remplace « peuples » par « nations », ajoute « au moins » avant « jusqu'au point », substitue à « prend son essor » « prend un libre essor », adjoint « toute » avant « son énergie », supprime « chacun a le sentiment de sa dignité personnelle », adopte « naissent » à la place de « sont encouragés », et omet « y » dans « s'y trouvent ». Ce faisant, il ne paraît pas avoir eu recours au texte anglais en s'efforçant de donner une version qui lui soit plus fidèle. Plutôt c'est son sentiment linguistique ou esthétique qui lui aurait dicté ces modifications.

Un autre cas où notre auteur s'est servi de la *Bibliothèque britannique* se trouve dans une note du chapitre XXX « État des esprits », à savoir la note 1 de la page 135 du tome premier de l'édition de 1817. Avant d'avancer mon hypothèse, voyons quelles étaient les thèses acceptées jusqu'ici. Bien que Paul Arbet⁴⁷ n'ait pas identifié la source, dans son ouvrage de 1959 Victor Del Litto a observé que « la première moitié de la longue note⁴⁸ » se fondait sur le compte rendu du livre de Thomas M'Crie, *The Life of John Knox*⁴⁹, paru dans l'*Edinburgh Review* de juillet 1812⁵⁰, plus précisément sur ses pages 5-7. La référence ainsi donnée avec minutie devient plus vague lorsqu'il a reproduit en 1969 l'édition de 1924, car

⁴⁴ Encore que l'on ne trouve pas l'article « *Bibliothèque britannique* » dans le *Dictionnaire de Stendhal publié sous la direction de Yves Ansel, Philippe Berthier et Michael Nerlich*, Paris, Champion, 2003.

⁴⁵ *Bibliothèque universelle des sciences, belles-lettres, et arts, faisant suite à la Bibliothèque britannique, Rédigée à Genève par les auteurs de ce dernier recueil*, t. I, *Littérature*, Genève, 1816, p. 126-169.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 164-165.

⁴⁷ *Histoire A*, t. I, p. 162-164.

⁴⁸ *Op. cit.*, p. 534.

⁴⁹ Edimbourg et Londres, 1812.

⁵⁰ *The Edinburgh Review*, t. XX, n° XXXIX, juillet 1812, p. 1-29.

dans sa note supplémentaire il a supprimé le renvoi aux pages et, à sa place, il a insisté sur le défaut d'érudition de son prédécesseur :

P. Arbelet n'a pas réfléchi que Stendhal, à cette époque, était un lecteur assidu de l'*Edinburgh Review*, et il a omis d'en parcourir la collection (la revue écossaise a commencé à paraître en 1802). Ainsi, la longue note de ce chapitre est tirée du compte rendu que l'*Edinburgh Review* avait consacré dans le n° 39 (juillet 1812) à l'ouvrage de Thomas M'Crie, *The Life of John Knox*⁵¹.

Enfin la note 130 de sa publication de 1996⁵² omet la référence au numéro du périodique et attribue au livre de Thomas M'Crie la date de 1811 et non plus celle de 1812, date donnée dans sa thèse et aussi dans l'*Edinburgh Review*. Alors que plusieurs bibliothèques possèdent la version de 1812, celle de 1811 ne figure dans le catalogue d'aucune des bibliothèques de WorldCat. D'où l'érudit a-t-il tiré son information sur une publication aussi rare ? Peut-être a-t-il recopié une note de Paul Arbelet⁵³. Mais n'était-ce pas une faute d'impression chez celui-ci ? Victor Del Litto a-t-il vérifié le renseignement qu'il a trouvé chez son prédécesseur ? Ou bien s'agit-il d'une simple coïncidence ? Compte tenu d'autres indices que j'ai relevés ailleurs⁵⁴, on est tenté de voir dans cette indication bibliographique erronée une nouvelle « faute commune » qui dévoile les coulisses du produit Folio.

Les trois indications de Victor Del Litto sur la note du chapitre XXX contiennent un autre détail qui nous embarrasse. En 1959 il affirmait que l'*Edinburgh Review* constituait la source de « la première moitié » de la note, tandis qu'en 1969 et 1996 il paraît avoir changé d'avis et adopté une nouvelle hypothèse, à savoir que le périodique écossais servait de base pour l'ensemble de la note. Laquelle des thèses est la bonne ? Il n'est pas aisé de répondre à la question, parce que pour la première hypothèse il renvoyait aux pages 5-7 de la recension, mais que pour la seconde thèse il ne daignait plus nous apprendre à quelles pages se trouvait l'origine de la citation.

D'autre part, puisqu'il n'allègue pas d'autres sources, il semble supposer comme une évidence que Stendhal avait lui-même traduit en français le texte anglais. Cependant, si l'on jette un coup d'œil sur le numéro XXXIX de l'*Edinburgh Review*, on s'aperçoit qu'il y a de nombreuses divergences entre le compte rendu et la version française. Certes, celui-là résume le début de la vie de John Knox de la manière suivante :

John Knox [...] was born at Haddington, or at Gifford, in East Lothian, in 1505, of respectable, and even opulent parents, who after having him initiated in the elements [p. 5] of learning at the grammar school of Haddington, sent him to

⁵¹ *HistoireAD*, t. II, p. 556 ; titres soulignés par l'auteur.

⁵² *HistoireD*, p. 631.

⁵³ Voir *HistoireA*, t. I, p. 343 : « Page 162. ... *Edimbourg*, 1810. – Ou plutôt 1811. » (souligné par l'auteur).

⁵⁴ Voir mon article cité.

prosecute his studies at the University of St Andrews, in the year 1524 ; where he became acquainted with all the mysteries of *the Aristotelian philosophy*, and *School divinity*⁵⁵.

À ce passage correspond en gros le commencement de la note de l'*Histoire de la peinture en Italie* :

En 1505 naquit en Ecosse un homme dont la vie jette un jour vif sur les peuples du Nord, comparés à cette époque si brillante pour l'Italie ; il s'appeloit Jean Knox. En Ecosse, dans cette terre aujourd'hui si florissante, des maîtres très actifs montraient à la jeunesse *la philosophie d'Aristote, la théologie scolastique, le droit civil et le droit canon*⁵⁶.

On constate qu'ici Stendhal mentionne non seulement « la philosophie d'Aristote » et « la théologie scolastique » dont l'équivalent figurait dans le texte anglais, mais « le droit civil et le droit canon » qui ne s'y trouvaient pas. D'où vient cette addition ? L'auteur de l'*Histoire de la peinture en Italie* l'a-t-il conçue de sa propre initiative ? Ou l'a-t-il tirée d'une source que l'on n'a pas encore identifiée ?

Dans le reste de la note, il ne manque pas de différences entre l'*Edinburgh Review* et la note stendhalienne. La plus importante d'entre elles est que celle-là ne donne pas de détails biographiques sur Patrick Hamilton, en racontant simplement : « In [p. 8] 1528⁵⁷, Patrick Hamilton, a youth of noble family, was burnt at the stake for his attachment to these new doctrines⁵⁸ », tandis qu'à partir du sixième alinéa, Stendhal leur consacre de nombreuses lignes, qui lui ont fait même négliger la vie de Jean Knox. Quand dans sa thèse de 1959 Victor Del Litto parlait de « la première moitié » de la note, il désignait probablement les cinq premiers alinéas, et pour la seconde moitié il n'avait pas découvert sa provenance. Son indication ultérieure qui efface la distinction des deux parties ne semble pas signifier que le compte rendu paru dans l'*Edinburgh Review* explique l'ensemble de la note, mais plutôt elle était destinée à dissimuler qu'il ne savait pas d'où venait la seconde partie.

C'est ici que la traduction française, accompagné de nombreux compléments – entre autres « le droit civil et canon » qui vient de nous intriguer –, de la recension du livre de Thomas M'Crie qu'a publiée la *Bibliothèque britannique*⁵⁹ apparaît comme une source probable de l'ensemble de la note. Si mon hypothèse est valable, Stendhal y aurait trouvé une version accessible du compte rendu en anglais, qui lui aurait facilité la tâche d'éclairer ses lecteurs français sur la vie de Jean Knox, mais en même temps, il y aurait appris des

⁵⁵ *Edinburgh Review*, n° XXXIX, *op. cit.*, p. 4-5.

⁵⁶ *Histoire* 1817, t. I, p. 135.

⁵⁷ Sur cette indication chronologique, voir ci-dessous.

⁵⁸ *Edinburgh Review*, n° XXXIX, *op. cit.*, p. 7-8.

⁵⁹ Parue en plusieurs livraisons. Voir *Bibliothèque britannique*, t. LVIII, 1815, p. 301-319 et t. LIX, 1815, p. 296-310, qui ont servi à Stendhal. La traduction elle-même se poursuit encore, voir t. LX, p. 457-470.

éléments de la vie de Patrick Hamilton, dont il a pu remplir la seconde moitié de la note. Pour s'en convaincre, il suffira de mettre la version de la revue genevoise (que je désigne par *BB*) à la suite de celle de l'*Histoire de la peinture en Italie* que je désigne par *Histoire1817*. Je souligne les parties qui me paraissent communes aux deux versions :

[premier alinéa de la note 1 de l'*Histoire1817*, t. I, p. 135] (1) *En 1505 naquit en Ecosse un homme dont la vie jette un jour vif sur les peuples du Nord, comparés à cette époque si brillante pour l'Italie ; il s'appeloit Jean Knox. En Ecosse, dans cette terre aujourd'hui si florissante, des maîtres très actifs montraient à la jeunesse la philosophie d'Aristote, la théologie scolastique, le droit civil et le droit canon. Par ces belles sciences, amies de tous les genres d'imposture, l'opulence et le pouvoir du clergé avoient dépassé toutes les bornes, la moitié des biens du royaume étoient en son pouvoir, c'est-à-dire au pouvoir d'un petit nombre de prélats, car les curés, comme de coutume, mouroient de faim.*

[*BB*, t. LVIII, p. 302-307] *Jean Knox naquit en 1505 en Ecosse, et probablement à Gifford, village du Lothian oriental ; [...]. L'enseignement y [= en Écosse] étoit borné à la philosophie d'Aristote, à la théologie scolastique, et au droit civil et canon. [...]* [p. 306] *L'ignorance du peuple avoit favorisé tous les genres d'imposture, corrompu le système religieux, et accru au-delà de tou-[p. 307]-tes bornes l'opulence et le pouvoir du clergé. La moitié des richesses nationales étoit entre ses mains, et par suite entre les mains d'un très-petit nombre de ses membres.*

[deuxième alinéa, *Histoire1817*, t. I, p. 135] *Les évêques et les abbés rivalisoient de magnificence avec les nobles, et recevoient bien plus d'honneurs dans l'état.*

[*BB*, t. LVIII, p. 307] *Les évêques et les abbés rivalisoient en magnificence avec la noblesse, et l'emportoient sur elle par les honneurs qu'on leur rendoit.*

[troisième alinéa, *Histoire1817*, t. I, p. 135-136] *Les grandes charges leur étoient dévolues ; on disputoit un évêché ou une abbaye comme d'une prin-[p. 136]-cipauté ; mêmes artifices dans la négociation, et souvent même plaidoyer sanglant ; les bénéfices inférieurs étoient mis à l'enchère, ou donnés aux amis de jeu, aux chanteurs, aux complaisants des évêques. Les cures restoient vacantes, les moines mendiants seuls se donnoient la peine de prêcher ; on sent pourquoi. En Ecosse, comme ailleurs, la théocratie avoit tué le gouvernement civil, n'avoit pas su prendre sa place, et l'empêchoit de renaître.*

[*BB*, t. LVIII, p. 307-308] *Ils [...] s'étoient dès long-temps emparés des principaux emplois de l'état. Une vacance d'évêché ou d'abbaye suscitoit de puissans compétiteurs, qui s'en disputoient la possession comme celle d'une principauté ou d'un petit royaume. Les mêmes artifices de négociation y étoient employés, et souvent on en venoit aux armes. Les bénéfices inférieurs étoient mis à l'enchère, ou donnés aux indignes favoris de quelques Grands, aux amis de jeu, aux chanteurs, aux complaisants, aux bâtards des évêques. Les bénéfices étoient accumulés sur une même tête, tandis qu'on laissoit vacans, pendant longues années, et sans aucun service religieux, de grandes paroisses livrées à des commendataires. [...] [p. 308] les ordres mendiants étoient les seuls qui prêchassent ; et toujours dans des vues mercenaires.*

[quatrième alinéa, *Histoire1817*, t. I, p. 136] *La vie du clergé, soustrait à la juridiction séculière, hébété par la paresse, corrompu par l'opulence, fournit le trait le plus saillant des mœurs de cette époque. Professant la chasteté, exclus du mariage sous des peines sévères, les évêques donnoient à leur troupe l'exemple de la dissolution la plus franche ; ils entretenoient publiquement les plus jolies femmes, réservoient à leurs enfants les plus riches bénéfices, et donnoient leurs filles aux plus grands seigneurs : ces mariages de finance étoient tolérés par l'honneur.*

[BB, t. LVIII, p. 308] *La vie de ce clergé, soustraite à la juridiction séculière, corrompue par l'opulence et la paresse, étoit devenue un objet de scandale. Professant la chasteté, exclus du mariage sous des peines sévères, les évêques donnoient au clergé inférieur l'exemple de la dissolution la plus déhontée ; ils entretenoient publiquement des maîtresses ; prodiguoient à leurs enfans illégitimes les plus riches bénéfices ; donnoient leurs filles en mariage aux fils des nobles et des principaux gentilshommes, qui, séduits par d'immenses douaires, ne rougissoient pas de contracter ces impures alliances.*

[cinquième alinéa, *Histoire1817*, t. I, p. 136-137] *Les monastères, fort nombreux, étoient le domicile ordinaire des catins, et c'étoit un sacrilège horrible d'en diminuer l'opulence ; la lecture de la Bible étoit sévèrement interdite aux laïcs. La plupart des prêtres n'entendoient pas le latin, plusieurs ne savoient pas lire ; pour se tirer d'embarras, ils en vin- [p. 137]-rent à défendre même le catéchisme. Une persécution très bien faite et l'interdiction de toutes sortes de recherches veilloient à la sûreté de ce gouvernement bouffon.*

[BB, t. LVIII, p. 308-311] Par un effet de l'aveugle munificence des princes et des grands, *les monastères s'étoient fort multipliés ; et quoique ces établissemens eussent tellement dégénérés, qu'ils étoient publiquement reconnus pour servir d'asyle à l'impudicité, c'étoit un sacrilège d'en diminuer le nombre, d'aliéner leurs fonds, d'attenter à leurs privilèges. [...] [p. 309] et l'usage de la Bible étoit sévèrement interdit aux laïques. Le service religieux se faisoit dans une langue que plusieurs prêtres n'entendoient pas ; et quelques-uns ne savoient pas lire. On prenoit même le plus grand soin de dérober aux laïques les catéchismes composés et approuvés par le clergé. [...] [p. 311] La persécution et l'interdiction de toute espèce de recherche étoient les seules armes par lesquelles les défenseurs de ce système de corruption et d'impostures cherchoient à le soutenir.*

[sixième alinéa, *Histoire1817*, t. I, p. 137] *Patrice Hamilton, jeune homme qui descendoit de la maison des rois (son grand-père avoit épousé la sœur de Jacques III), eut assez de génie pour en sentir le ridicule. Né en 1504, il avoit reçu, au berceau, l'abbaye de Ferne⁶⁰ ; en avançant en âge, l'abbé de Ferne se trouva pourvu de toutes les graces et de l'esprit le plus brillant ; on commença à craindre pour lui, lorsqu'on le vit goûter avec passion Horace et Virgile ; on n'eut plus de doute sur son impiété, lorsqu'il parut faire peu de cas d'Aristote. Il sortit de ses montagnes pour voir le continent ; il s'arrêta surtout à Marbourg, où Lambert d'Avignon lui expliqua les saintes écritures.*

[BB, t. LVIII, p. 312-313] *Patrice Hamilton, jeune homme qui descendoit de la maison des Rois [note de l'auteur : Son grand père, lord Hamilton, avoit épousé la sœur de Jacques III], eut l'honneur, rare parmi les hommes de son rang, de s'élever au-dessus de toutes les craintes pour rendre hommage à la vérité, et de se placer au nombre de*

⁶⁰ « Ferne » est souligné par l'auteur.

ses premiers martyrs. *Né en 1504*, il étoit destiné à l'église, et, selon la ridicule coutume du temps, on lui avoit, dès l'enfance, conféré *l'abbaye de Ferne*. Mais, dès l'an 1526, et avant que Henri VIII en fût venu à une rupture avec le St. Siège, un trait de lumière brilla à ses yeux, et parut sortir du sein des ténèbres sans qu'on en connoisse la source. Son respect pour la littérature ancienne ; le *peu de cas* qu'il paroissoit *faire* de la philosophie de l'école ; la manière libre dont il s'exprimoit sur la corruption du clergé, l'avoient déjà rendu suspect, lorsqu'il résolut de *sortir de* son pays pour acquérir de nouvelles lumières en voyageant sur *le continent*. Attiré par la [p. 313] réputation de Luther, il se rendit à Wittemberg. Luther et Mélanchthon furent charmés de son zèle ; ils le retinrent quelque temps auprès d'eux, et le recommandèrent ensuite à l'université de *Marbourg*, qui venoit d'être érigée par un prince éclairé, Philippe, landgrave de Hesse. Ce prince avoit mis à la tête de sa nouvelle université le savant et pieux *Lambert d'Avignon*, [...]. A mesure que celui-ci [= Patrice Hamilton] avançoit dans la connoissance des *saintes écritures*, il éprouvoit un ardent désir d'en faire part à ses compatriotes.

[septième alinéa, *Histoire1817*, t. I, p. 137] Le christianisme ayant attaqué l'empire romain par la séduction des esclaves et du bas peuple, sa doctrine primitive est fort contraire au luxe. Le jeune Hamilton, frappé du contraste, revint *en Ecosse* ; mais, *sous prétexte d'une conférence*, on l'attira à *Saint-André*, où l'archevêque *Beaton* le fit un peu brûler le dernier jour de février 1538 [sic], à l'âge de vingt-quatre ans.

[BB, t. LVIII, p. 313-314] [...] et il partit enfin de *Marbourg* pour retourner *en Ecosse*. Le clergé ne lui donna pas le temps de répandre ses opinions. *Sous prétexte d'une conférence*, on l'attira à *St. André*, où l'archevêque *Beaton* le fit jeter en prison, puis livrer aux flammes, le der-[p. 314]-nier jour de février 1538 [sic], à l'âge de vingt-quatre ans.

[huitième alinéa, *Histoire1817*, t. I, p. 137-138] Il mourut bien ; on l'entendit s'écrier du milieu des flammes : « O mon Dieu, *jusqu'à quand ce* [p. 138] *royaume sera-t-il plongé dans les ténèbres ? O Jésus ! reçois mon ame.* »

[BB, t. LVIII, p. 314] En expirant, il s'écria : « Seigneur, *jusqu'à quand ce royaume sera-t-il plongé dans les ténèbres ? Jusqu'à quand souffriras-tu cette tyrannie des hommes ? Seigneur Jésus, reçois mon ame.* »

[neuvième alinéa, *Histoire1817*, t. I, p. 138] *Un jeune homme* d'une si haute naissance, périssant avec courage, et par cet affreux supplice, réveilla les Ecossois. Le clergé répondit par des *bûchers* ; cette noblesse-là trouvoit dur de renoncer à ses privilèges. *Forrest, Straiton, Gourlay, Russell*, et nombre de gens illustres, périrent par le feu, *de 1530 à 1540*. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'entourés de *bûchers*, les poètes écossois faisoient des chansons fort bonnes contre les prêtres. *Deux fois le clergé présenta au roi Jacques V une liste de quelques centaines d'hommes plus ou moins opulents, qu'il dénonçoit comme suspects. Beaton* étoit devenu cardinal. Le péril étoit imminent ; heureusement le roi mourut ; sa fille, la charmante Marie Stuart, étoit un enfant ; les libéraux, pressés par le feu, marchèrent à *Saint-André*, prirent la citadelle, et envoyèrent le cardinal rejoindre le jeune Hamilton, le 29 mai 1546, huit [sic] ans après la mort de cet aimable jeune homme.

[BB, t. LVIII, p. 314-319 et t. LIX, p. 296-299] Nombre d'hommes instruits et la masse du peuple à *St. André* furent vivement touchés de voir périr d'une mort si cruelle *un homme de haute naissance*, dont ils admiroient la constance héroïque. [...]

[p. 315] Partout on vit des hommes qui envisageoient Patrice Hamilton comme un martyr. *Le clergé* s'en alarma et eut recours aux moyens extrêmes. [...] les *bûchers* furent allumés dans tout le royaume. De 1530 à 1540, nombre d'innocentes victimes furent immolées. Henri Forrest, David Straiton, Norman Gourlay, Jérôme Russel, Kennedy, Kyllor, Beneridge, Duncan Sympson, Robert Forrester, Thomas Forest, furent les plus *illustres*. [...] [p. 317] Le même homme qui, sur l'appel du Pape, étoit prêt à s'armer *contre* les infidèles ou les hérétiques, entretenoit des *poètes*, qui attaquoient la cour de Rome ou chansonnoient les moines ; donnant un jour à l'*auto-da-fé*⁶¹ où les *bûchers* étoient allumés au nom de la religion, et le lendemain à une farce destinée à tourner en ridicule la religion et ses ministres. [...] [p. 319] Deux fois le *clergé* tenta de les [= les réformés] frapper d'un coup mortel. Il *présenta au Roi une liste*, contenant les noms de *quelques centaines d'hommes, plus ou moins opulents, qu'il dénonçoit comme* hérétiques. [...] [t. LIX, p. 296] A-peu-près à l'époque de la mort de Jacques V, vers la fin de l'année 1542, nous avons vu que les opinions des réformés se répandoient en Ecosse. Knox étoit préparé à les recevoir. Elles commencèrent à se manifester dans son enseignement par l'abandon des doctrines scolastiques et par une méthode plus sage. Ce changement le rendit [p. 297] suspect, et l'obligea de quitter St. André, qui étoit sous l'influence absolue du *cardinal Beatoun*, le plus zélé défenseur de l'église romaine et le plus ardent ennemi de toute réforme. [...] [p. 299] Un petit nombre d'hommes, animés, les uns par le ressentiment personnel, d'autres, par l'influence de l'Angleterre, plusieurs sans doute par le désir de venger et de délivrer leur patrie, s'emparèrent de la *citadelle* de St. André où le *cardinal* faisoit sa résidence, et mirent fin à sa vie le 29 mai 1546.

D'un alinéa à l'autre de sa note, Stendhal s'éloigne progressivement de son modèle, qu'il finit par résumer à grands traits. Ce qui ne l'empêche pas d'en conserver un grand nombre de mots et d'expressions, que j'ai soulignés dans les extraits. On remarquera entre autres que la date erronée de « 1538 » donnée par la *Bibliothèque britannique* à la place de « 1528⁶² » pour le martyre de Patrice Hamilton (né en 1504, mort à l'âge de 24 ans) se retrouve chez notre auteur dans le septième alinéa⁶³. Peut-être une recherche plus poussée nous permettrait-elle de découvrir une éventuelle source commune des deux textes, mais en attendant, on pourrait supposer que le périodique genevois lui a servi pour écrire la longue note du chapitre XXX de l'*Histoire de la peinture en Italie*.

Si mon hypothèse n'était pas une illusion, la *Bibliothèque britannique* aurait ainsi joué le rôle de médiatrice entre l'*Edinburgh Review* et Stendhal. En trouverait-on d'autres traces ? Peut-être.

⁶¹ C'est l'auteur qui souligne « *auto-da-fé* ».

⁶² Voir le passage cité plus haut de l'*Edinburgh Review*, n° XXXIX, p. 7-8.

⁶³ Paul Arbelet a bien signalé dans une note (*HistoireA*, t. I, p. 343) que cette faute n'avait pas échappé à Romain Colomb qui avait imprimé « 1528 » dans l'édition posthume de 1854. Voir *Histoire de la peinture en Italie* par De Stendhal (Henry Beyle), *Seule édition complète entièrement revue et corrigée*, Paris, Michel Lévy frères, 1854, p. 114. Victor Del Litto qui n'a pas enregistré le nom du martyr dans son index (voir *HistoireD*, p. 677) ne dit rien sur ce détail.